Titre : **18e REGIMENT D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **B.D.I.C.** **Droits : licence ouverte** **Transcription intégrale**
Référence : **Imprimerie Berger-Levrault** **Nancy – Strasbourg -Paris**	Transcripteur : **MF. R.** Date : **2016**

Ancestramil

HISTORIQUE

DU

18e REGIMENT

D'INFANTERIE

I
DU DEBUT A VERDUN
(du 6 août 1914 au 23 mai 1916)

Départ du régiment

Le 6 août 1914, sous le commandement du colonel **GLOXIN**, le 18e R. I. s'embarque. Toute la population paloise s'est portée à la gare pour témoigner sa sympathie et adresser ses vœux ardents à ceux qui vont combattre pour la défense de la patrie.
Deux jours après, le régiment est sur la ligne des forts de l'Est. Après quelques étapes, il s'embarque pour le Nord à Pagny-sur-Meuse.
L'Allemand a violé la neutralité de la Belgique et approche rapidement de nos frontières ; il faut lui barrer la route.
Débarqué le 19 août à Avesnes, le 18e R. I. se dirige sur Marbaix-la-Tour ; il y est le 22. Pendant la route, la population belge avait montré à l'égard de la France l'enthousiasme le plus vif.
Marbaix-la-Tour est près de Charleroi. Un bruit lointain de canonnade roule sans interruption.

Le baptême du feu

Le 23 août, les emplacements de combat sont pris. Une étude du terrain a permis, la veille, de les déterminer et de procéder à l'organisation défensive sur la ligne Beignée — Marbaix— ferme de Horimchamp. Une reconnaissance dirigée sur Charleroi rend compte que cette localité est tombée au pouvoir de l'ennemi.
Celui-ci est signalé vers 3 heures par les éclaireurs montés dissimulés dans un bois à 400 mètres de nos lignes, son infanterie ouvre le feu pendant que son artillerie tire sur Marbaix dont le

Ancestramil

clocher est atteint. Nos premiers blessés tombent. Les Allemands débouchent en masse de la lisière du bois, mais notre fusillade nourrie les oblige à regagner à la hâte leur point de départ. Deux tentatives semblables subissent le même sort ; les mitrailleuses du lieutenant **CECIL** ont craché la mort et les cadavres de l'adversaire sont nombreux sur le sol.
Vers 15 h.30, l'ennemi réapparaît en masses profondes ; il réussit à déboucher au prix de lourds sacrifices, mais son élan bientôt brisé, il est obligé de s'arrêter. Son artillerie rentre en action, mettant hors de service nos mitrailleuses ; le personnel en est presque entièrement détruit et le lieutenant **CECIL** est blessé grièvement. « ***Bien touché*** », dit-il après s'être relevé, et à ceux qui veulent l'accompagner jusqu'à l'ambulance, ce brave officier déclare : « ***Vous avez autre chose à faire, ne vous occupez pas de moi.*** » Il s'en fut seul, poursuivi par une grêle de balles.

Nos pertes sont considérables ; plusieurs compagnies sont diminuées de la moitié de leur effectif.
L'ennemi, sans cesse renforcé, avance ; il est fort nombreux et veut progresser à tout prix. Notre position est submergée, le régiment débordé de tous côtés doit ramener sa ligne de défense au sud du village, pendant que notre artillerie de campagne s'efforce par son tir rapide d'enrayer la progression de l'ennemi. Nous sommes contraints cependant à retraverser Marbaix ; ce village si coquet et si riant n'est plus maintenant que ruines et désolation.
La nuit est venue ; le régiment se dirige sur Ossogne où il cantonne sous la protection d'un bataillon d'avant-postes.

Retraite de Charleroi

Le lendemain, c'est la retraite qui commence ; il faut marcher, marcher sans cesse sous la pression des avant-gardes ennemies et combattre pour retarder leur avance.
Le 29 août, le 1er bataillon inflige à l'adversaire des pertes sérieuses ; il lui fait 40 prisonniers y compris un capitaine. L'Oise est franchie, puis, le 1er septembre, le régiment dépasse l'Aisne à Vailly et le 3, la Marne à Jaulgonne ; il continue le lendemain sa marche vers le sud. Le 5, il est à Rupéreux et reçoit, le soir, au bivouac de Saint-Martin-des-Champs, son premier renfort.
Des vivres sont distribués ; ils sont les bienvenus, car pendant cette triste retraite la nourriture a été souvent bien maigre.

Bataille de la Marne

Les fatigues sont vite oubliées et la gaieté revient à la lecture de l'ordre du général **JOFFRE** qui prescrit l'offensive.
Le 6 septembre, la marche en avant commence. Les Allemands offrent peu de résistance, mais tentent à la tombée de la nuit de nous arrêter par un barrage d'artillerie lourde. Le lendemain, ils reculent plus rapidement : nous traversons des villages dévastés dont les habitants nous accueillent avec joie.
Le 8 septembre, l'ennemi s'arrête ; appuyé par une puissante artillerie, il accepte la bataille.
Le régiment se porte à l'attaque dans la direction de Marchais-en-Brie. La lutte est dure. Après avoir enlevé les tranchées, défendues avec opiniâtreté, le 18e R. I., dans l'élan d'une brillante charge à la baïonnette, s'empare du village et de tout le plateau. La 2e compagnie rapporte comme trophée un canon. Le combat a été meurtrier ; le sol est jonché de cadavres, mais l'ennemi a abandonné Marchais en laissant 40 prisonniers entre nos mains. C'est une victoire.
Le colonel **GLOXIN** et le 18e R. I. sont cités par le général **de MAUD'HUY**, commandant la Ve armée, en ces termes :

Anciens

« Colonel **GLOXIN**, commandant le 18e R. I., a enlevé brillamment, par une attaque de nuit à la baïonnette, un village puissamment fortifié (Marchais-en-Brie). Il a fait de nombreux prisonniers et pris un canon. »

Combats du village de La Ville-aux-Bois

Le régiment est à Beaurieux le 13 septembre ; il arrive à Pontavert le 14, et s'établit à l'ouest de cette localité près du château. Le 15, le 2e bataillon, qui occupe la lisière ouest du bois de La Villeaux-Bois, s'y maintient malgré les pertes sensibles. Le 3e bataillon occupe le château de Pontavert et le village de même nom.
Le lendemain, le 1er bataillon et les 9e et 11e compagnies se dirigent sur La Ville-aux-Bois par le nord, les 10 e et 12e par le sud. A 4 h.10, le détachement nord atteint les premières maisons du village, après avoir enlevé un petit poste ennemi sans lui laisser le temps de donner l'alarme. Ces maisons sont prises et les Allemands qui s'y trouvent, tués à coups de baïonnette. Certains ayant cependant réussi à s'échapper, l'éveil est donné. L'ennemi se barricade dans quelques habitations dont l'attaque devient difficile et meurtrière.
Le détachement du sud est accueilli par un feu nourri, mais, électrisés par les capitaines **MELIN** et **MIRAM BEAU** et le lieutenant **DELARD**, nos soldats enlèvent la barricade établie à l'entrée du village. Une maison est incendiée, les Allemands qui l'occupent faits prisonniers. L'ennemi accable alors d'obus le bois et le village et nous cause des pertes sensibles. La lutte continue cependant à l'intérieur de la localité. On cherche à mettre le feu aux maisons qui contiennent des Allemands ; le lieutenant **BOERNER** est blessé mortellement, après avoir pénétré par une lucarne dans un immeuble occupé par des Saxons.
Le 2e bataillon est venu à la rescousse avec deux compagnies du 57e R. I. ; des sapeurs du génie font sauter une maison à la mélinite, les Allemands qui s'y trouvent sont ensevelis sous les décombres ; ceux des habitations, craignant le même sort, se rendent (5 officiers et 140 hommes).
Le régiment est maître de la partie sud de La Ville-aux-Bois ; il y passe la nuit. Quant à la partie nord, elle a dû être évacuée.
Les 10e et 12e compagnies s'efforcent de la reprendre le lendemain, mais un feu très violent d'artillerie lourde les en empêche. Le 18e R. I. se maintient sur les positions conquises la veille; il est relevé le 18 septembre par le 8e R. I.

Dévouement du caporal DEYRIS

Les hommes sont exténués et sans ravitaillement en vivres.
On apprend que plusieurs fourgons chargés de pain ont réussi à pénétrer dans Pontavert. Pour les atteindre, il faut traverser un terrain de 800 mètres battu par les balles de mitrailleuses et les obus.
Le caporal **DEYRIS** se dévoue. Il part avec cinq volontaires.
Ces braves parviennent tous à Pontavert. Ils en sortent quelques instants après traînant une charrette à bras bondée de pain. Avec un courage et un sang-froid remarquables, ils refont le dangereux parcours, sans se soucier des projectiles qui tombent autour d'eux, et cependant le trajet est bien périlleux, car les Allemands ont aperçu le petit groupe et ils s'acharnent sur lui.
L'anxiété est dans tous les cœurs. Pourvu qu'ils ne soient pas victimes de leur dévouement ! Enfin, les voici ! « ***Que ne ferait-on pour des camarades*** », répond **DEYRIS** au capitaine **OLIVARI** qui le félicite.

De Beaurieux à Vauclerc.

Les combats de La Ville-aux-Bois ont été très meurtriers.
Les 9e et 12e compagnies, qui sont les plus éprouvées, n'ont plus qu'une vingtaine d'hommes chacune ; tous leurs officiers sont tombés.
Les débris glorieux du régiment s'acheminent vers Beaurieux sous une pluie battante.
Après un arrêt qui paraît interminable, nous apprenons la reddition de Maubeuge. L'ennemi va disposer de gros effectifs et d'un matériel important. Tout cela sera bientôt sur l'Aisne ; il faut s'attendre à une attaque sur le plateau d'Hurtebise.
Nous tenons le monument, la ferme et le moulin de Vauclerc ; le régiment est placé en réserve dans les ravins d'Oulches et de Vassogne.
Le 21 septembre, à 2 heures, il reçoit l'ordre de se porter sur le Chemin des Dames, au nord d'Oulches, pour s'opposer à la descente sur le village des Allemands déjà en possession du plateau.
Malgré leur tir, nous atteignons ce chemin, qu'à tout prix il faut garder.
Cinq fois l'ennemi essaie de nous culbuter dans le ravin. Il est toujours repoussé et finalement reconduit jusqu'à la crête de Vauclerc. Seuls, le moulin de même nom et la ferme d'Hurtebise restent en son pouvoir.
Un bombardement nous cause, le jour suivant, de nouvelles pertes. Les hommes sont très fatigués.
Le régiment, qui ne compte plus que 500 hommes, est relevé le 25 septembre au soir. Il est reformé à Beaurieux avec 1.500 hommes de renfort conduits par le capitaine **MOUREU** et le lieutenant **TAILLECOT**.
Les poilus aux visages amaigris et la barbe hirsute racontent leur odyssée aux nouveaux venus. Ceux-ci ont hâte de recevoir le baptême du feu, dont le colonel vient de leur parler en termes sentis.
Du 27 septembre au 11 octobre 1914, le régiment séjourne dans les tranchées d'Oulches et du plateau de Vauclerc, puis revient à Beaurieux.
Il y reçoit l'ordre d'attaquer le plateau de Vauclerc.

Attaque du plateau de Vauclerc

Le 12 octobre à 5 heures, après une préparation d'artillerie d'une quarantaine d'obus, le 3e bataillon escalade les parapets.
Le feu très nourri des Allemands s'oppose à toute progression ; il faut rentrer dans les lignes après avoir perdu bien du monde et en particulier sept officiers frappés en entraînant leur troupe.

Le capitaine **POULET**, les lieutenants **LABORDE**, **TAILLECOT** et **MALERE** tués ; les lieutenants **HIQUET**, **BONNE**, **DESBIEYS** blessés.
Les adjudants **JUPPE** et **LAFFITTE** ont été admirables de sang-froid et de bravoure.
Le sergent **ELICHONDO**, chef de section à la 9e compagnie, parvient à conduire sa troupe jusqu'aux tranchées allemandes ; il reste là dans un trou d'obus, avec un caporal et deux soldats blessés, jusqu'à la nuit suivante, et rapporte des renseignements précieux.
Le lieutenant **LABORDE**, blessé pendant la progression de son unité, continue à donner ses ordres sans vouloir se laisser panser. Il est tué par une balle quelques instants plus tard.

Pendant les mois d'octobre, novembre et décembre 1914, c'est la vie dans les tranchées boueuses, sans repos, car tout le monde doit veiller.
De nombreuses attaques ennemies y sont repoussées.

Le 2 novembre, le sergent-major **BORDENAVE** faisait la reconnaissance des travaux exécutés de nuit par sa section dans les tranchées de la Creute, lorsqu'il est frappé par une balle qui lui traverse le bras, sous l'aisselle. Il reste à son poste après pansement sommaire et ne consent à se faire soigner le soir que sur l'ordre de ses chefs. Dès le lendemain, il remonte aux tranchées, donnant ainsi à ses subordonnés un bel exemple de fidélité à son devoir.

Le 14 novembre, le régiment reçoit un renfort composé de 133 gradés et soldats blessés revenant au front après guérison, ainsi que 315 jeunes soldats de la classe 1914.
Le 17 novembre, le colonel **GLOXIN** quitte le régiment pour raison de santé grave et passe le commandement au lieutenant-colonel **CHABORD**, du service de l'aviation.

Combats de la Creute et du bois Foulon

Le 25 janvier 1915, l'ennemi attaque avec de grandes forces un saillant de la ligne, après un bombardement des plus violents sur le bois Foulon et sur la Creute. Les 10^{e} et 11^{e} compagnies sont en partie ensevelies sous un éboulement provoqué en ce dernier point par les projectiles allemands.
Nos pertes sont très élevées et nos mitrailleuses ont fait de sanglantes trouées dans les rangs de l'adversaire.
Les survivants des 2^{e} et 9^{e} compagnies font au Trou d'Enfer, sous les ordres du capitaine **MONTALEGRE**, une défense héroïque jusqu'à la tombée de la nuit. Cernés, ils se fraient un passage à travers les rangs ennemis.
Les contre-attaques des 1er et 2^{e} bataillons reprennent la presque totalité du bois Foulon, mais la Creute reste aux mains de l'adversaire.

Cette journée, dure et coûteuse, est riche en actes d'héroïsme :
Le soldat **LARRON Do** est chargé de garder un boyau. Tout Allemand qui tente de forcer la consigne est immédiatement abattu. Le soir venu, il en avait, à lui seul, une cinquantaine à terre.
Le capitaine **de GAULEJAC** se trouve nez à nez dans un boyau avec un groupe d'Allemands ; il en abat six avec son revolver et jette son arme vide à la tête du septième qui d'un coup de fusil venge ses camarades. Quelques minutes plus tard un peloton de sa compagnie était dans la douloureuse obligation d'enjamber le corps du pauvre capitaine adoré de ses hommes.
L'adjudant **CARBOSSE**, chef de section de mitrailleuses, a perdu tout son personnel ; ses pièces sont enrayées. Il en remet une en état et l'utilise contre l'ennemi ; il est atteint mortellement à son poste de tireur.
Le sergent **BARTIE** et le soldat **CLAVERIE** organisent dans le bois une véritable chasse au Boche.
Ils avancent d'arbre en arbre avec un sang-froid remarquable et font plusieurs prisonniers.
Le lendemain, le régiment, sérieusement amoindri, est relevé par le 12^{e} R. I.
Il se reforme aux environs de Glennes où un renfort de 500 hommes lui parvient le 31 janvier 1915 ; il reçoit en outre, le 6 février, un bataillon constitué.

Une période de calme relatif commence. On en profite pour multiplier les tranchées, les boyaux et pour créer des abris profonds et bien aménagés qui mettent les hommes à l'abri des obus et des intempéries.
La défense du secteur est solidement étayée ; les réseaux de fil de fer se multiplient.
Du seul fait de l'occupation des tranchées, le régiment perd jusqu'en mai 1916 : 3 officiers blessés ;
5 sous-officiers tués, 8 blessés ; 24 hommes tués, 168 blessés.

La journée du 28 juin 1915 est marquée, par une cérémonie mémorable. Le Président de la République accroche la Croix de guerre au drapeau du régiment au cours d'une revue passée à Rosnay.
En octobre, le lieutenant-colonel **DUFOUR** remplace le lieutenant-colonel **CHABORD** à la tête du 18e R. I.
En avril 1916, le régiment est relevé par le 1er R. I. Il se porte par une série d'étapes dans la région d'Epernay et s'embarque à Revigny pour venir cantonner à Marats-la-Grande et Marats-la-Petite.
L'instruction se poursuit activement. Tous s'y appliquent, car l'on sait qu'on ira bientôt combattre là-bas ***à Verdun*** d'où l'on entend souvent le grondement de la canonnade.

———————

II

DE VERDUN À CRAONNE ET VAUCLERC

(**Du 23 mai 1916 au 4 juin 1917**.)

———

Le 23 mai 1916, alerte. Le régiment est conduit à Dugny par automobiles.
Par une chaleur accablante, il se met en marche sur Verdun et arrive dans la soirée au Faubourg Pavé.
La nuit est noire. Sur une route défoncée par les obus de gros calibre et jonchée de débris de voitures, de cadavres d'hommes et de chevaux qui dégagent une odeur pestilentielle, il va relever devant le fort de Douaumont les troupes du général **MANGIN**. Celles-ci ont attaqué l'ouvrage la veille et sont fort éprouvées.
Relève pénible et fatigante, dure et dangereuse sous les barrages fréquents d'artillerie.
Après avoir traversé Fleury-devant-Douaumont, le régiment se place en ligne vers 1 heure du matin dans les trous d'obus, car il n'y a plus de traces de boyaux ni de tranchées. Plusieurs unités ne trouvent pas celles qu'elles doivent relever. Un capitaine, seul survivant d'une compagnie de mitrailleuses, indique les emplacements.

Devant le fort de Douaumont

(Le 23 mai au soir et les 24 et 25 mai 1916.)

Avec le petit jour commence un bombardement effroyable qui va continuer sans répit jusqu'au soir.
A 10 heures, l'ennemi s'élance sur le front du régiment ; malgré de lourdes pertes, nous l'arrêtons par nos feux.
Il augmente l'intensité de son tir d'artillerie ; les obus de gros calibre pleuvent sans discontinuer sur nos positions, enterrant les unités et achevant les blessés qui se pressent nombreux aux portes des redoutes.
Les Allemands multiplient sans résultat leurs attaques sur notre front, mais progressent à droite dans le bois de la Caillette ; le tir de notre artillerie limite heureusement leur avance.
Le bombardement continue avec une grande violence. Le lieutenant-colonel **DUFOUR**, qui observait les mouvements de l'ennemi, est blessé ; le commandant **MASSON** prend le commandement du régiment.

Ancestramil

Le 1er bataillon et la C. M. 3 sont relevés dans la nuit du 24 mai par un bataillon du 415e R. I.
Le bombardement est moins fort, mais le 25, dès l'aube, il reprend avec une intensité formidable.
Tout disparaît dans la poussière et la fumée.
Notre artillerie disperse des rassemblements ennemis aux abords de la ferme de Thiaucourt. Le martèlement incessant de nos positions continue ; nos pertes sont très lourdes : 8 officiers tués, 17 blessés ; 159 hommes de troupe tués, 820 blessés, 68 disparus.
Cependant l'ennemi n'a pas avancé ; le terrain confié au 18e R. I. a été intégralement conservé.

Le 25 au soir, le reste du régiment est relevé par le 415e et le 218e R. I.
Il est regroupé à Verdun, cantonne le 31 à Landrecourt et le lendemain des autos le transportent dans la région de Saint-Dizier où il prend, pendant quelques jours, un repos bien gagné.

En Argonne

Dans la matinée du 8 juin 1916, le 18e R. I., transporté par voie ferrée, débarque à Givry-en-Argonne. Après avoir séjourné dans divers cantonnements de la région, il relève, le 21 et le 22 juin, le 25e R. I. dans le quartier de La Noue-de-Beaumont.
Le lieutenant-colonel **DUFOUR** vient reprendre le commandement du régiment.
Le secteur est assez calme, mais son organisation est à perfectionner. Des abris solides sont construits ; des réseaux sont établis devant la première ligne, de nuit, à cause de la proximité de l'ennemi.
Le sous-lieutenant **FATOUX**, l'aspirant **ROUSTAN**, le caporal **MAUBOURGUET**, le soldat **DARCIAL** et bien d'autres accomplissent bravement ce dangereux travail, malgré les tirs de l'ennemi.
Le capitaine **JEDYNOWIEZ** est tué en allant surveiller le travail de sa compagnie.
Les Allemands, inquiets de notre activité, déclenchent fréquemment des tirs de minenwerfer qui bouleversent nos organisations.

Nous perdons, pendant la période du 10 juin au 15 septembre 1916 : 1 officier tué, 1 blessé; 4 sous-officiers blessés ; 11 caporaux et soldats tués, 32 blessés.

Période d'instruction au camp de Mailly

Du 15 au 21 septembre, le régiment est relevé par le 49e R. I. ; le 22, il est à Sainte-Menehould ;
le 23, au Chêne (Aube). Du 24 septembre au 6 novembre, l'instruction est poussée activement.
Il faut apprendre à se servir des nouveaux engins : fusils-mitrailleurs, tromblons, V. B., canons de 37, etc.
De fréquents exercices en liaison avec l'artillerie montrent à tous l'avantage d'une collaboration étroite des deux armes.
Le lieutenant-colonel **DECHERF** a pris au mois d'octobre le commandement du régiment qui est de nouveau prêt à entrer dans la lutte.
Le 25 novembre, le 18e R. I. se dirige par étapes sur la Somme où la bataille fait rage depuis quelques mois. Dans la nuit du 24 au 25 décembre, il relève deux bataillons de chasseurs dans le secteur de Bovent, près d'Harbonnières.
Le régiment doit s'y livrer à un travail pénible, car le terrain est friable ; tranchées et boyaux s'éboulent, il faut les refaire constamment. En outre, les abris sont rares et l'on est obligé de vivre dans une boue épaisse qui recouvre tout.

Dans les premiers jours de 1917, le 18e R. I. vient occuper le secteur de Berny-en-Santerre. Le froid est très rigoureux. L'ennemi, très actif, bombarde souvent nos positions.
Les troupes britanniques relèvent le régiment le 12 février.

Pertes du 25 décembre 1916 au 12 février 1917 : 1 officier blessé ; 3 soldats tués, 15 blessés.

Sur l'Aisne. — Offensive du 17 avril 1917

Après un séjour dans la région d'Auchy-la-Montagne, où l'instruction est reprise, le régiment se dirige par étapes sur l'Aisne. Il est désigné pour participer à la grande offensive du 17 avril, comme avant-garde de la division dans l'exploitation stratégique qui doit suivre la rupture du front ennemi.
Il se trouve le 16 près d'Oulches et de Vassogne.
La mise en place s'effectue le 17 derrière les troupes d'assaut, quelques heures après le déclenchement de l'attaque.
L'avance de ces troupes est rapidement arrêtée ; le contact est maintenu dans l'espoir de reprendre bientôt le mouvement en avant. Hélas ! le soir arrive sans que l'on ait progressé.
Des patrouilles fouillent les abris allemands que les vagues d'assaut ont dépassés sans les nettoyer et d'où partent des coups de feu. Le lieutenant **LASSORT** s'empare ainsi d'un officier et de 17 soldats ennemis.
Cette journée nous a coûté 10 tués et 13 blessés.
Le 18e R. I. est ramené en arrière dans la région de Fismes.
Dans la nuit du 21 au 22 avril, il relève le 233e R. I. dans le secteur de Craonne.

Combats de Craonne. — Prise de Craonne et du plateau de Californie. (4, 5, 6 et 7 mai 1917.)

Le front tenu s'étend des dernières maisons de la partie ouest de Craonne à la courtine de Tirbach.
On cherche aussitôt à gagner du terrain sur l'ennemi, dans le double but de donner de la profondeur à la défense et de se créer des débouchés en vue d'une attaque que l'on sait prochaine.
Chaque nuit, des patrouilles et des reconnaissances se terminant parfois par des combats à la grenade permettent de progresser et de pousser la ligne jusqu'à la lisière nord du verger de Craonne. L'avance réalisée est moins sensible dans la partie est du village, en raison du bouleversement du terrain et du manque d'abris qui ne permettent pas une occupation permanente.
Grâce à ces prises de contact fréquentes, le contour de la ligne ennemie est déterminé avec précision, les points forts reconnus, l'emplacement et l'état de défenses accessoires vérifiés et signalés à l'artillerie. Le travail préparatoire peut ainsi s'effectuer dans de bonnes conditions.
Dans la nuit du 2 mai, la préparation d'artillerie commence : nos batteries couvrent d'obus la position à emporter.

L'opération doit se faire en deux phases :
La veille du jour fixé pour l'attaque, le régiment doit porter ses lignes sur le rebord du plateau de Californie, en enlevant la partie du village de Craonne qui reste encore aux mains de l'ennemi.
Le jour même de l'action, il enlèvera l'ensemble du plateau, en liaison avec les 34e et 49e R. I.
Le 4 mai au matin, les tirs de préparation qui durent depuis deux jours deviennent plus intenses.
Une fausse attaque est effectuée en avant du front du régiment ; elle provoque de la part de l'ennemi un barrage assez dense, mais aucune mitrailleuse allemande ne se révèle.

Dans l'après-midi, notre artillerie reprend de plus belle ; ses obus tombent sans interruption dans les lignes allemandes. A 17 h.30, elle allonge son tir et la mise en place de l'infanterie s'exécute avec le plus grand calme, sans être aperçue de l'ennemi grâce à l'emploi d'obus fumigènes. Enfin, à 18 heures, nos fantassins s'élancent.
L'ennemi est surpris par l'impétuosité de l'attaque et au bout d'un quart d'heure les objectifs sont atteints presque sans pertes.
Les pentes abruptes de la falaise de Craonne ont été gravies au pas de charge et l'on arrive à la première ligne d'abris. Les Allemands, qui ont senti notre tir de barrage s'allonger, commencent à sortir, mais nos braves sont déjà sur eux. Quelques grenades incendiaires et suffocantes sont jetées et l'ennemi lève les bras. Ces prisonniers sont renvoyés à l'arrière pendant que les vagues d'assaut continuent leur avance.
Sur le bord sud du plateau qui est l'objectif final, l'adversaire essaie de mettre en batterie des mitrailleuses ; quelques grenades bien placées le mettent en fuite.
L'organisation du terrain commence aussitôt. L'ennemi réagit avec son artillerie et tente, vers minuit, sur le bataillon **ROBERT** une contre-attaque qui est aisément repoussée.
Cette première journée de combat laisse entre nos mains 300 prisonniers dont 5 officiers, parmi lesquels figure le chef de bataillon commandant le 2e bataillon du 111e de réserve, un canon de 77, 4 minenwerfer et 7 mitrailleuses.
L'opération préliminaire ayant été couronnée de succès, l'attaque générale se produit le 5 mai, à 9 heures. C'est la compagnie **BALAGUE** qui part la première. D'un seul élan, elle aborde ses objectifs, suivie de près par la compagnie **LABORDE**, puis par la compagnie **PEYNAUD**. La traversée du plateau s'effectue assez facilement. Grâce aux nettoyeurs de tranchées et à la section de lance-flammes, toutes les résistances qui tentent de s'organiser à l'entrée des abris sont brisées. Les groupes assez nombreux se rendent (300 prisonniers au moins).
Les plus durs combats se livrent sur la partie nord du plateau où quelques Allemands, en particulier des officiers, se défendent avec opiniâtreté.
Le plateau de Californie est pris ; trois lignes de défense échelonnées sont constituées et une section du génie les relie par des boyaux.
A partir de 11 heures, l'artillerie allemande commence à bombarder violemment les positions conquises, principalement sur le front du bataillon **OLIVARI**.
Le tir, très bien réglé par des avions, cause des pertes sensibles.
Le commandant **OLIVARI** ayant demandé des renforts, reçoit une section de mitrailleuses de la compagnie **VIDAL** et un peloton de la compagnie **CIRCAN**, puis, un peu plus tard, le reste de cette unité et une partie de la compagnie **ELICHONDO**. Les lignes sont ainsi étayées sur la partie est du plateau.
Le bombardement continue très intense et les effectifs fondent. Le lieutenant-colonel **DECHERF** demande du renfort à la brigade, afin d'être en mesure de conserver le terrain conquis. Le bataillon **LACORDELLE**, du 218e R. I., est mis à sa disposition ; il se place dans les caves de Craonne.
A 19 h.30, le commandant **MASSON**, le capitaine **CAZABAN** et le sous-lieutenant **AARON** sont blessés. Le capitaine **VIDAL** prend le commandement du 1er bataillon. Les compagnies **CIRCAN** et **ELICHONDO** sont successivement engagées.
Le bombardement toujours très violent de nos lignes occasionne de nouvelles pertes.
Dans la nuit, le bataillon **OLIVARI**, épuisé par deux jours de combat, est mis en réserve dans les caves de Craonne où il arrive vers 4 heures.
Le 6, à 5 heures, le bombardement reprend avec une intensité plus grande que la veille.
Vers 8 heures, une première contre-attaque ennemie essaie de déboucher sur la pente nord-est du plateau ; elle est enrayée par le tir de nos mitrailleuses et de nos fusils-mitrailleurs.

Vers 9 h.30, nouvelle attaque ; les Allemands réussissent à pénétrer dans notre ligne avancée ; ils en sont chassés par une brillante contre-attaque menée par le peloton de réserve de la compagnie **ELICHONDO**.
La ligne ayant besoin d'être encore étayée, le capitaine **CAZABAN**, qui est venu reprendre le commandement du premier bataillon, pousse en avant les éléments du 218e R. I.
Pendant que son artillerie établit un barrage très violent, l'ennemi essaie de déborder le plateau par le nord-ouest. La ligne cède légèrement de ce côté, mais à droite les compagnies **CIRCAN** et **ELICHONNDO** luttent sans perdre un pouce de terrain.
Nos effectifs continuent à diminuer sous le bombardement. Le lieutenant **CIRCAN** est blessé. Le lieutenant **ELICHONDO** prend le commandement de ce qui reste des 2e et 3e compagnies.
Vers 10 h.30, le lieutenant-colonel **DECHERF** apprend qu'une fissure menace de se produire entre notre ligne et celle du 34e R. I. Sur son ordre, deux compagnies du 218e R. I., en réserve à Craonne, sont envoyées en soutien sur le revers sud du plateau pour nous y renforcer.
A 12 heures, le commandant **LACORDELLE**, du 218e R. I. arrive avec la compagnie **MAROT** auprès du capitaine **VIDAL** qui a repris le commandement du 1er bataillon, le capitaine **CAZABAN** ayant été blessé une deuxième fois. Cette compagnie vient contribuer à la défense et assurer la liaison avec le 34e R. I.
Durant l'après-midi, le bombardement se maintient très violent et la ligne pendant quelques instants reste incertaine. Le bataillon **ROBERT**, très éprouvé par le tir de l'ennemi, conserve toujours la même situation et contribue à repousser les contre-attaques ennemies par ses feux de flanc.
Le soir, la ligne est stabilisée sur le bord nord du plateau. Les objectifs qui avaient été assignés au régiment ont été atteints et conservés en dépit des efforts acharnés faits par les Allemands pour nous les arracher.

Anecdotes.

Voici parmi les nombreux actes de bravoure quelques anecdotes.
C'est au départ, le 6 mai, la mort héroïque de l'aspirant **MOREL**, fonçant au milieu de notre barrage parce que l'heure est arrivée et qu'il faut partir. Il tombe criblé d'éclats.
La mort du lieutenant **PASTERAN** ne voulant pas se coucher alors que les mitrailleuses allemandes balayaient la crête.
C'est ensuite le caporal **BOSSIS**, le héros des nettoyeurs. Il fonce sur l'ennemi avant que ses grenades éclatent, afin d'être plus vite sur eux et de les empêcher de se ressaisir. Une O. F. fait explosion devant son visage, le couvrant de fumée et de sang. Il s'élance, malgré ses blessures sur un autre groupe ennemi. Impressionnés par cette figure horrible, les Allemands lèvent les bras mais, le voyant seul, l'un d'eux le tue à bout portant.
Plus tard, l'agent de liaison **WOLF**, qui s'était égaré, tombe sur deux Boches en armes. Lui n'a même pas une grenade. Connaissant quelques mots d'allemand, il leur cria de se rendre. Il est obéi.
Parmi ces deux prisonniers, se trouvait l'homme qui avait tué le caporal **BOSSIS**.
Enfin, deux héros anonymes de la 7e compagnie approchent d'un blockhaus de mitrailleuses qui tient toujours. Ils grimpent dessus, puis, une grenade à la main, ils attendent que l'embrasure de la pièce s'ouvre pour jeter leur engin dans le blockhaus. A la première grenade, les Allemands se rendent.
Le régiment est relevé dans la nuit du 6 au 7 mai par le 414e R. I. L'opération est rendue difficile par les tirs de l'artillerie ennemie et l'état chaotique du plateau de Californie. Il gagne par étapes la région de Fère-en-Tardenois.

Pertes du 1er au 10 mai 1917 : 2 officiers tués, 5 blessés, 9 disparus ; 15 sous-officiers tués, 11 blessés, 16 disparus ; 153 caporaux et soldats tués, 179 blessés, 395 disparus.

A la suite de la brillante opération du plateau de Craonne, le général **DUCHÊNE**, commandant la Xe armée, cite le régiment :

« *Régiment d'élite. Chargé d'enlever, les 4 et 5 mai 1917, sous le commandement du lieutenant-colonel DECHERF, le plateau de Craonne, position jugée inexpugnable, l'a pris d'assaut dans un élan superbe, faisant plus de 250 prisonniers, prenant un nombreux matériel, dont une partie a été retournée contre l'ennemi. S'est maintenu énergiquement sur ses positions, malgré un bombardement d'une intensité exceptionnelle et des contre-attaques répétées.* »

Cette deuxième citation à l'ordre de l'armée confère au 18e R. I. la fourragère aux couleurs de la croix de guerre.

Le 29 mai, le régiment est transporté par automobiles à Beaurieux et relève, le 29, le 416e R. I., dans le secteur à l'ouest de Craonne.

Défense du plateau de Vauclerc

Les bataillons **MASSON** et **ROBERT** viennent prendre position sur le plateau de Vauclerc déjà connu du 18e R. I.
Le 2 juin, à 5 heures, l'ennemi commence le bombardement violent de nos lignes ; ses obus pleuvent toute la journée, faisant disparaître les boyaux que nous avions ébauchés. Nous ne disposons comme abris que des sapes allemandes conquises les 16 avril et 5 mai ; elles ont été très abîmées par l'artillerie française et restaurées depuis de façon très sommaire. L'ennemi pouvant en apercevoir les entrées, ses tirs sont très précis. Quelques sapes s'effondrent, ensevelissant les occupants.
La nuit n'amène qu'un léger ralentissement du bombardement. Le 3, dès 2 heures, le plateau disparaît sous la fumée et la poussière occasionnées par les nombreux projectiles. Vers 3 heures, les troupes allemandes, précédées de lance-flammes, se précipitent à l'assaut. Elles refluent bientôt en désordre sous nos feux. Trois autres tentatives subissent le même sort ; l'ennemi ne réussit pas à prendre pied sur le plateau devant notre front.
A la droite du bataillon **MASSON**, l'adversaire plus heureux déborde la droite du régiment, le bataillon de chasseurs qui s'y trouvait ayant été refoulé jusqu'au bord sud du plateau de Californie.
Le commandant **MASSON** fait placer sa compagnie de réserve face à droite dans les trous formés par le repli de nos voisins ; cette manœuvre permet aux chasseurs de monter une contre-attaque qui rétablit dans l'après-midi la situation d'ensemble sur le plateau.

Extrait du communiqué officiel du 4 juin.

Le communiqué officiel du 4 juin célébrait en ces termes ce beau succès :

« *Les mêmes régiments qui s'étaient couverts de gloire, les 4 et 5 mai, en enlevant Craonne et les plateaux de Vauclerc et de Californie, ont fait de nouveau preuve d'une admirable vaillance dans la défense des positions qu'ils avaient conquises.* »

Episode de la sape. — Récit du lieutenant DONZEAU.

Le 3 juin 1917, ma section de mitrailleuses était abritée dans une ancienne sape allemande servant aussi de poste de commandement au lieutenant ***BORDENAVE****, commandant la 7e compagnie ; elle contenait en outre 4 coureurs et une trentaine d'hommes installés dans deux galeries bien étayées.*

« Le bombardement de l'ennemi, devenu très violent, l'était tout particulièrement sur notre abri dont les deux entrées étaient vues des crêtes de Bouconville.

« De forts ébranlements secouaient furieusement les cadres et la sape vibrait comme une cage métallique. Instinctivement nos regards se portaient au plafond.

« Sur un coup plus fort, la bougie vacilla ; une forte odeur de poudre se répandit rendant l'air suffocant. Le martèlement continuait, et nous attendions, angoissés, le dénouement d'une situation déjà vécue par plusieurs d'entre nous.

« Brusquement, les deux entrées cédèrent. Ce fut un éboulement de terre, de pierres, de pièces de bois et nous fûmes plongés dans l'obscurité la plus complète. De toutes les poitrines jaillit un cri d'horreur, puis ce fut le grand silence.

« La bougie est rallumée, je vois des figures crispées, anxieuses. « Vite aux entrées ! » Chacun se précipite avec un outil pour dégager les escaliers. Peines perdues, les déflagrations rejettent au fond de la sape les hommes sur qui tombent pierres et poutres. Le clairon de la 6e est recouvert par une avalanche de terre, écrasé entre deux cadres. On le dégage, mais c'est en vain que le brancardier ***ROUSTIS*** *lui donne des soins. Le mort est étendu au fond de la sape.*

« Par équipes, on s'efforce de dégager les entrées. L'air devient lourd, la poussière nous suffoque et c'est toujours l'horrible martèlement qui de plus en plus nous mure dans notre tombeau.

« De l'air, il faut de l'air à tout prix. Les oreilles bourdonnent, certains, à demi ensevelis, sont évanouis ; d'autres, plus vigoureux, sondent les parois avec une longue perche. J'encourage ces braves gens et tout à coup une lueur indécise éclaire l'escalier, le mur de la prison est traversé.

« Le trou est agrandi ; une bouffée d'air pur pénètre dans la sape nous ranimant tous.

« Les moribonds commencent à se mouvoir, tous les yeux se portent sur cette lumière, sur ce coin d'un ciel qu'on n'espérait plus revoir.

« Cependant, l'ouverture est encore élargie ; il est possible maintenant de communiquer avec l'extérieur. Les moins faibles s'offrent pour porter un billet au commandant : c'est le lieutenant ***LARTIGAU*** *qui se charge de cette mission, il se glisse entre les cadres et les poutres enchevêtrées et disparaît dans la lumière. Le bombardement est toujours violent sur le plateau de Californie, mais les Allemands nous croient écrasés et ne tirent plus sur notre abri. Je fais sortir les plus malades, le caporal* ***REUFET****, les soldats* ***PUCHAN*** *et* ***MONTAUDON*** *et suis obligé d'interdire l'entrée de l'escalier à tous ceux qui étaient tentés d'abandonner la sape et la tentation était bien forte.*

« La nuit vint ; des travailleurs, parfois dispersés par des rafales, se mirent à l'ouvrage ; quelques heures plus tard, la sape était réparée.

« Vers 2 heures, tout le plateau était encore en feu. Les Allemands attaquaient. Quelle joie ! Nous allions pouvoir sortir. Le lieutenant ***BORDENAVE*** *passa le premier avec sa liaison, un obus les faucha.*

« Dehors, à mon tour, j'emmenai ma section vers les parapets sur lesquels dans le jour qui pointait nous apercevions les grenadiers qui repoussaient l'Allemand du saillant nord-est. Nous respirions avidement cet air mêlé de poudre d'un matin de victoire. »

III
DE CRAONNE À L'ARMISTICE
(Du 4 juin 1917 au 11 novembre 1918.)

En Alsace

Très affaibli, venant de participer à une action, ses pertes précédentes à peine comblées, le 18e R. I. est transporté par automobiles, le 16 juin 1917, sur la Marne, puis par voie ferrée dans la région de Vesoul où il arrive le 24 juin.
Quelques jours plus tard, il se porte en Alsace pour relever le 43e R. I. C., dans le secteur de Soppe-le-Bas. C'est la première fois que le régiment se trouve dans ce beau pays ; tous les cœurs sont émus en passant l'ancienne frontière et le bon accueil des habitants fait vite oublier les fatigues d'une longue étape.
Le 16 juillet nous trouve installés dans un secteur tranquille et bien aménagé où l'on a même le luxe de la lumière électrique. L'Allemand est loin, à Pont-d'Aspach et à Burnhaupt ; c'est une raison pour aller lui jouer là-bas quelques mauvais tours.
Les volontaires sont nombreux pour exécuter des patrouilles qui fouillent chaque nuit le terrain en avant. Les lieutenants **HARRIBEY**, **CARRICABRU** et **PAILLAS** tendant des embuscades à un ennemi circonspect qui se retire au moindre bruit.
En plein jour, le lieutenant **DUNOGUIER** parvient, sans être aperçu, sous un bosquet où il se dissimule avec sa patrouille. Il entend parler : ce sont les Allemands. Tous se précipitent, mais l'ennemi détale à toutes jambes vers ses tranchées avec une avance telle qu'on ne peut songer à le poursuivre que par le feu.
Enfin un prisonnier tombe entre nos mains. Il révèle qu'une forte attaque est projetée dans un saillant de nos lignes. Les précautions sont prises pour bien recevoir l'ennemi, lorsque le régiment reçoit l'ordre, le 29 septembre, de s'embarquer à Mortzwiller.

En Champagne

Il arrive le 3 octobre à Vadenay—Cuperly, en Champagne. C'est une contrée nouvelle pour le régiment, mais chacun connaît les combats sanglants qui s'y déroulèrent en 1915.
Ce sont d'immenses étendues d'un terrain à peine ondulé coupé de loin en loin par quelques bois de chétifs sapins ; la plaine monotone s'étend à perte de vue, à peine ponctuée par de rares et pauvres villages.
Il faut emprunter d'interminables boyaux qui nous mènent à l'est d'Auberive, dans le secteur où nous relevons le 108e R. I.
L'ennemi s'y montre actif : torpilles, bombes et grenades pleuvent sur les petits postes. Pour lui imposer silence, douze grenades V. B. lui sont envoyées en réponse à chacun de ses projectiles. Les chefs d'équipes **BARETS**, **MESPLES** et **ROUX** s'y emploient avec zèle. Le remède est radical ; l'Allemand n'est pas long à se calmer.
Calme de courte durée, car, le 10 et le 11, son artillerie s'acharne sur le secteur de la compagnie **ONAGOITY**, pendant que ses minenwerfer démolissent nos réseaux.
Le 12, vers 5 heures, après des rafales plus violentes, l'ennemi se rue à l'assaut. Fusils-mitrailleurs et grenades brisent son élan ; de plus, pris sous notre barrage d'artillerie, il reflue en désordre jusqu'à son point de départ, en laissant de nombreux cadavres.
Un Allemand qui avait réussi à pénétrer dans nos lignes est à moitié assommé par le poing vigoureux de l'adjudant **MAINHAGU** et désarmé.

A la fin octobre, le régiment occupe plus à l'est, sur la Dormoise, les ruines du village de Tahure. De la butte qui nous domine, l'ennemi épie tous nos mouvements. Il nous lance avec prodigalité les projectiles les plus variés, démolissant tranchées et boyaux qu'il faut refaire chaque nuit.
Des bruits suspects sont entendus ; des fumées aperçues ; que font les Allemands ? Il faut y aller voir.
Le 21 novembre après une violente et courte concentration de feux de notre artillerie, le lieutenant **ROLLOT**, à la tête d'un détachement de la compagnie **RAYNAUD**, pénètre dans la ligne ennemie, détruit de nombreux abris et ramène trois prisonniers.
Le lendemain, les sous-lieutenants **DUNOGUIER** et **CARRICABRU**, après un tir d'artillerie lourde, séjournent près d'une heure dans les tranchées allemandes où ils s'assurent qu'il n'y a pas de matériel pouvant servir à des émissions de gaz.
Le 4 décembre, l'ennemi attaque après la préparation d'usage ; il ne peut réussir à aborder nos lignes et s'enfuit vers ses tranchées décimé par nos mitrailleuses et les barrages de notre artillerie.
Le 28 janvier 1918, la compagnie **CIRCAN** exécute un coup de main. Les Allemands ayant évacué leur première ligne pour éviter l'effet destructeur de nos obus, la compagnie peut pénétrer jusqu'à leur quatrième ligne, pendant que des sapeurs du génie détruisent les abris.
Le 7 mars, le 18e R. I. est relevé et se rend par étapes dans la région du camp de Mailly. Il s'attend à prendre bientôt part à la bataille qui s'y livre sur le front anglais.

Montdidier

Le 23 mars 1918, ordre d'alerte qui ne surprend personne et embarquement le 26 à Grigny-aux-Bois. Long voyage en contournant Paris et débarquement à Chevrières, au sud-ouest de Compiègne, où des automobiles transportent le régiment à Assainvillers. On apprend en cours de route que cette localité est prise par les Allemands et c'est à Montgérail—Tricot que le 18e R. I. débarque. L'exode des habitants fuyant l'invasion avec leurs voitures chargées de meubles rappelle les tristes spectacles de 1914. Tricot est désert. Mauvaises nouvelles : Montdidier est pris, l'ennemi avance rapidement après s'être emparé de Noyon.
Le régiment doit s'installer en position défensive sur la ligne Domfront—Rubescourt, face à Montdidier.
Le bataillon **MALLET**, le seul qui soit entièrement arrivé, occupe cette position sans difficulté; des reconnaissances sont poussées en avant.
A 9 h.30, de fortes avant-gardes allemandes sortent de Montdidier ; elles croient avoir le champ libre devant elles et leur progression est rapide.

Une section de mitrailleuses et de 75 leur montre bientôt que les Français sont là et les oblige au repli vers la ville.
A 13 heures, l'ordre d'attaque parvient au régiment. A ce moment le bataillon **MALLET** s'organise et le bataillon **ROBERT** commence à arriver. Un bataillon du 49e R. I. qui doit coopérer à l'opération n'est pas encore en vue.
On ne peut pas l'attendre ; l'ordre de marcher est formel. Malgré la fatigue d'un long voyage et d'une nuit sans sommeil, le bataillon donne un assaut magnifique dont l'élan le porte par endroits à 3 kilomètres.
Le sous-lieutenant **ROUSTAN** est blessé en arrivant sur le dernier objectif, mais il refuse de se laisser évacuer.
« ***Ce que nos hommes viennent de faire***, dit-il, ***est trop beau ; je ne dois pas les quitter.*** » Il reste à son poste.
La progression devient pénible devant Montdidier ; on se trouve maintenant sur un véritable glacis balayé par les mitrailleuses. Les pertes sont lourdes.

Le commandant **MALLET**, puis le capitaine adjudant-major **GELIOT** et plusieurs autres officiers sont blessés. Le capitaine **CIRCAN** est tué. Le capitaine **ELICHONDO** prend le commandement du bataillon. Malgré l'aide des canons de 37, l'avance est lente et coûteuse.
Le bataillon du 49e R. I. qui vient d'arriver ne peut plus progresser. A la nuit, on s'installe sur place en creusant des retranchements. Les hommes sont exténués. Les 9e et 10e compagnies viennent renforcer la ligne que les débris du 1er bataillon ne suffisent plus à tenir.
Le 29, à 8 heures, ordre de reprendre l'attaque. Les mitrailleuses de Montdidier arrosent toujours le terrain ; ce n'est qu'au prix de grandes pertes qu'on parvient à gagner quelques mètres pendant la journée. L'obscurité venue, on s'organise sur place ; le 1er bataillon est relevé.
Le lendemain, vers 6 heures, l'artillerie allemande entre en jeu pendant que de nombreuses troupes ennemies sortent de Montdidier et de Pienne. Un barrage tardif ralentit leur attaque sans l'arrêter.
L'adversaire, dont le nombre croît sans cesse, continue toujours à déboucher de Montdidier. Le bataillon **ROBERT** résiste, mais un vide important se produit entre lui et le régiment voisin qui est contraint à reculer. Les Allemands cherchent à progresser dans cet espace.
La 6e compagnie, se trouvant trop en l'air à Ayencourt, se replie en bon ordre sous la protection des mitrailleuses du lieutenant **DONZEAU** et vient boucher le trou en se déployant face à l'ouest. Nos mitrailleuses font alors de terribles ravages dans les rangs de l'ennemi, qui n'avance plus qu'avec peine.
Le sous-lieutenant **CLAVERIE** dégage à trois reprises, en combattant au mousqueton, ses pièces enrayées et ce qui lui reste de personnel.
Le soldat **MIRASSOU**, agent de liaison, chargé de porter un ordre pressé à son commandant de compagnie, part bravement en terrain découvert pour aller plus vite ; il est tué au moment où il rendait compte de sa mission.
Le bataillon **ROBERT**, très éprouvé, se replie. Ce mouvement découvre le flanc du bataillon **FIGUEROA** que l'ennemi attaque. La compagnie **PEYNAUD**, débordée par la droite, perd la plupart de ses combattants, malgré une défense acharnée.
De nouvelles masses allemandes se ruent à l'assaut sans réussir à entamer le front du régiment, et ces tentatives répétées au cours de la journée échouent devant la défense énergique de la compagnie **IBAR** et le tir précis de nos mitrailleuses et de l'artillerie.
Une contre-attaque de la division à notre gauche par des autos-canons est préparée. Le bataillon **ROBERT** doit l'appuyer et reprendre le terrain perdu dans la matinée.
Une première tentative échoue. Une seconde permet à nos voisins de progresser et le bataillon **ROBERT**, après une courte et excellente préparation d'artillerie, s'élance ; sous son choc l'ennemi s'enfuit, laissant à terre de nombreux cadavres et en notre pouvoir 5 mitrailleuses, 6 mitraillettes et du matériel, 40 prisonniers pris par la 6e compagnie.
Le lieutenant **CONSTANT**, chef de cette unité, avait été tué devant sa troupe au moment où il donnait des ordres avec le plus grand calme.
Les canons de 37 avaient puissamment contribué au succès en détruisant plusieurs mitrailleuses allemandes.
Nos positions du matin sont reconquises et conservées.
La nuit du 30 au 31 est consacrée à l'organisation du terrain. L'ennemi ne renouvelle plus ses attaques. Les travaux sont poussés avec rapidité et le 5 avril au soir le régiment est relevé par le 13e R. I.
Ces dures journées avaient coûté au régiment : 2 officiers tués, 10 blessés, 4 disparus ; 46 hommes de troupe tués, 260 blessés, 186 disparus.

A la suite de cette brillante opération, le général **HUMBERT**, commandant la IIIe armée, cite le 18e R. I. :

« *Régiment d'élite qui brusquement jeté dans la bataille a, sous l'énergique impulsion de son chef, le colonel DECHERF, tenu tête à l'ennemi pendant trois journées consécutives, repoussé trois attaques et exécuté lui-même trois opérations offensives en enlevant à l'adversaire des prisonniers et du matériel.* »

Secteur de Tronquoy.

Après quelques jours de repos dans la région de Compiègne, le régiment s'établit en réserve de division à Tricot—Méry—Le Ployron.
Le 27 avril, il relève dans le secteur de Tronquoy le 34e R. I.
Il reste dans ce secteur jusqu'à la fin de mai, travaillant intensivement à l'organisation du terrain, malgré le temps défavorable, les bombardements de l'ennemi et une épidémie de grippe.
L'adversaire occupe des vergers derrière de nombreux réseaux d'où il ne sort jamais. Pour avoir des prisonniers, un coup de main est préparé.
Après une courte et très violente préparation d'artillerie, le sous-lieutenant **HOURTICQ** s'élance avec sa section sur un petit bois. Il le fouille, l'ennemi n'y est plus.
Au retour, un de nos hommes marche sur quelque chose de mou qui remue. C'est un vieux petit landsturmann camouflé avec des branches d'arbres.
Il raconte, sans qu'il soit nécessaire de l'y inviter, qu'une offensive allemande est prête et va bientôt se déclencher.
Le 21 mai, le régiment occupe le secteur de Courcelles et le 6 juin il est mis en réserve à Tricot—bois Montgerain—Méry.

Attaque de Courcelles (9 juin 1918.)

Depuis plusieurs jours, de nombreux indices faisaient croire à l'imminence d'une attaque.
Le 9 juin, vers minuit, un bombardement général d'obus explosifs et toxiques commence sur nos lignes et les villages de Méry à Tricot. Le jour se lève bientôt, mais la fumée et la poussière empêchent d'y voir à dix pas.
A 4 heures, l'attaque allemande vient déferler contre Courcelles et Le Ployron et la ligne des réduits entre ces deux villages. L'ennemi pénètre dans Courcelles.
Le bataillon **VIDAL** reçoit la mission de contre-attaquer à l'est de cette localité. Il part et après une lutte des plus chaudes refoule les Allemands, qui évacuent le village en laissant entre nos mains des mitrailleuses et des prisonniers.
Pendant l'opération, une mitrailleuse ennemie placée dans un boyau tirait sur une tranchée occupée par la 11e compagnie. Le soldat **LAFOURCADE**, de la 9e compagnie, n'hésite pas à l'attaquer à coups de grenades et la mit en fuite.
De son côté, le bataillon **ROBERT** est venu s'installer entre Courcelles et la route de Méry à Tricot où l'ennemi s'infiltre. La compagnie **SAGASPE** l'attaque énergiquement ; l'adjudant **DESCALES** avec les sergents **BALUTEIG** et **BAUDET** entraînent leur troupe, s'emparent de trois canons de campagne, d'un caisson, d'une mitrailleuse et font prisonniers 50 Allemands dont un officier.
Devant le bataillon **PEYRE**, deux groupes ennemis cherchent à se faufiler par les ravins. Ils sont anéantis par les compagnies **ONAGOITY** et **ELICHONDO**.
Le danger est conjuré sur le front. Un peu plus tard, les entreprises allemandes sur le flanc du bataillon **VIDAL** échouent ; l'ennemi, pris sous nos feux, ne peut aborder nos lignes.

La nuit est calme, mais à 3 heures le bombardement commence. Les Allemands changent de tactique ; au lieu d'attaquer de front la position de Courcelles, ils essaient de la déborder vers Méry et plus à l'est.
Leurs troupes nombreuses réussissent à pénétrer dans Méry l'après-midi, mais notre artillerie les mitraille violemment et un bataillon de chasseurs, par une brillante contre-attaque, reprend le village.
Le 11 juin, cinq divisions françaises avec de nombreux tanks attaquent le front Mortemer—Saint-Maur. Deux groupements, sous les ordres du colonel **DECHERF**, couvrent l'opération vers le nord-est.
A plusieurs reprises ces groupements attaquent sans réussir à déboucher ; les tanks sont pour la plupart mis hors de combat, mais leurs mitrailleuses sont utilisées pour renforcer notre ligne.
La journée du 12 se passe en rencontres de patrouilles, de chaque côté on organise ses positions.
Le 13, un nouvel effort est demandé au bataillon **VIDAL**. Une partie des tranchées formant saillant devant Courcelles est encore entre les mains de l'ennemi ; il s'agit de l'enlever. La compagnie **SOULE**, chargée de l'opération, s'élance à 18 heures.
Réussite complète. La tranchée est prise avec 18 prisonniers et 8 mitrailleuses.
Regroupé dans la région de Tricot, le régiment vient occuper le 14 juin le secteur de Courcelles; il est relevé le 20 et va se reformer dans la région de Verderonne, Nointel, La Bruyère.

Les pertes, pendant cette période de combats, ont été de : 14 officiers blessés dont 4 non évacués; 62 hommes de troupe tués, 347 blessés.

Le 24 juin, le 18^{e} R. I. est dirigé par voie ferrée sur Fleury-sur-Aire (Meuse).
Dès le débarquement, on apprend qu'une attaque ennemie est imminente. Des automobiles viennent prendre les officiers pour les conduire à pied d'œuvre en vue de reconnaissances à faire. L'attaque ne se produit pas et le 11 juillet, le régiment vient occuper un secteur dans la forêt de Hesse.
Juillet et août s'écoulent sans autre incident qu'un coup de main du bataillon **VIDAL** qui rapporte des prisonniers et du matériel. Pendant cette période, un bataillon américain du 370^{e} R. I. U. S. est affecté au régiment pour le renforcer.
Relève le 26 août et embarquement à Mussey. De Pont-Sainte-Maxence où il débarque, le régiment se rend par étapes dans la région de Courtieux-Jaulzy où il arrive le 8 septembre.

Combats d'Ailleval et d'Allemant.
(17 septembre 1918.)

Le 15, à 4 heures, alerte. Après une longue marche, on bivouaque dans la région de Juvigny, pour relever, le lendemain, le 7^{e} tirailleurs, au nord d'Allemant. Le régiment s'y installe dans des trous d'obus ; couvertures et toiles de tentes sont dépliées pour se dissimuler aux vues des avions. Le 17, il faudra s'emparer du dos de terrain séparant le ravin d'Ailleval et la vallée reliant Allemant à Pinon. Les 34^{e} et 49 e régiments encadrent le régiment pendant l'opération. Ce jour-là, à 16 heures, après une mise en place rendue difficile par la nature du terrain, les bataillons **ROBERT** et **PEYRE**, précédés par un barrage d'artillerie, se portent à l'attaque. Les Allemands surpris se ressaisissent, mais le tir meurtrier de leurs mitrailleuses ne nous empêche pas d'avancer.
Le capitaine **ONAGOITY** est grièvement blessé. Le sous-lieutenant **MAGNON**, entouré plusieurs fois par l'ennemi, se dégage et conserve le terrain conquis. L'adjudant **DESCALES** se précipite avec ses hommes sur des mitrailleuses qui ne s'étaient démasquées qu'après le passage des vagues d'assaut, et permet ainsi de continuer la progression. Le soldat **SAUCAZE** retourne contre les Allemands une des pièces prises. Tous rivalisent d'ardeur dans cette lutte

très dure. L'adjudant **ERRECART**, chargé de nettoyer l'abri, est blessé d'une balle à l'épaule au moment de partir. Ce brave sous-officier s'élance quand même à la tête de sa troupe. Cet abri n'a pas été atteint par notre artillerie, mais un obus Stockes le frappe au moment où ses occupants en sortent pour se porter à leur emplacement de combat. Ils hésitent un instant. **ERRECART** est déjà sur eux ; l'abri est entouré, les Allemands se rendent. Le brave adjudant, épuisé par ces violents efforts, tombe et est emporté par les brancardiers.
Les bataillons avancent toujours ; rien n'arrête l'élan de nos braves soldats. Entraînés par le capitaine **MONZIES** et les lieutenants **LARTIGAU** et **DUCAUD**, ils collent au barrage. Certains éléments même dépassent l'objectif pour sauter sur l'ennemi avant qu'il puisse prendre les armes.
C'est ainsi que le sous-lieutenant **PITTE** amène sa section sur un point avancé pour tirer sur l'ennemi en retraite. Blessé à la tête, il refuse de quitter son poste.
A 16 h.30, tous les objectifs sont atteints et l'on s'organise pour parer aux contre-attaques. Cinq fois l'ennemi se précipite sur nos positions, cinq fois il est arrêté par notre feu et laisse des morts nombreux sur le terrain.
Les sergents **DUCOURNEAU** et **DELAS** contribuent pour une grande part à l'échec de ces assauts.
Cette journée de victoire est riche en butin : 3 canons de 105, 2 canons de 77, 200 prisonniers, 3 minenwerfer, 35 mitrailleuses.

Nos pertes s'élèvent à : 1 officier tué, 4 blessés ; hommes de troupe : 42 tués, 295 blessés, 10 disparus.

Le général **MANGIN**, commandant la Xe armée, cite le régiment après ce brillant succès en ces termes :

« *Sous la conduite habile et énergique de son chef, le colonel **DECHERF**, a enlevé de haute lutte, dans la journée du 17 septembre 1918, l'objectif qui lui était assigné et qui constituait pour l'ennemi un observatoire des plus importants. A progressé de plus de 600 mètres au-delà sous le bombardement et les feux croisés des mitrailleuses, sans se soucier des pertes subies ; a, malgré les furieuses contre-attaques exécutées par l'ennemi le jour même et les jours suivants, conservé intégralement le terrain conquis. A enlevé 5 canons, 3 minenwerfer, 35 mitrailleuses, fait près de 200 prisonniers et infligé des pertes sérieuses à l'ennemi.* »

Cette quatrième et belle citation attribuait au régiment le port de la fourragère aux couleurs de la Médaille militaire.
Le 18, au lever du jour, une violente contre-attaque se produit sur un saillant de notre ligne et gagne un peu de terrain. Le sergent **CHAIX** avec sa section contre-attaque les Allemands et les met en fuite. C'est en vain qu'ils renouvellent trois fois leur tentative. Le lendemain et le surlendemain, ils continuent avec le même insuccès.
Malgré les pertes, les fatigues, les réactions de l'ennemi, le moral est resté très élevé. Les hommes savent que l'adversaire est incapable de résister à leur élan dans l'attaque. Ils puisent dans cette certitude une confiance absolue pour les rencontres à venir.

Poursuite sur le plateau de Grevettes et le canal de l'Oise à l'Aisne. — Aulnois. — Laon. — Barenton.

Dans la nuit du 24 au 25 septembre 1918, le régiment est relevé et vient s'établir dans les creutes à Juvigny et Terny-Sorny.

L'ennemi, dont aucun mouvement n'échappe aux vues de nos observations, se décide à la retraite.
Le 18e R. I., précédé du bataillon **VIDAL**, reçoit l'ordre de poursuite. Le bataillon prend pied sur le plateau de Grevettes sans être gêné dans sa progression. Il continue dans la direction du canal de l'Oise à l'Aisne.
L'ennemi a laissé des guetteurs en arrière pour allumer les tas de paille humide. Au signal produit par ces colonnes de fumée blanche, de violents barrages s'abattent sur le terrain à proximité du canal.
Le bataillon s'arrête sur une ancienne position allemande et envoie des reconnaissances sur cette voie navigable. Elles rendent compte qu'elle est infranchissable sans passerelle et que la rive sud n'est pas occupée par l'ennemi.
La nuit se passe sous le bombardement. Au matin, des détachements du génie avec une demi section de la 9e compagnie préparent des passerelles. Les mitrailleuses allemandes arrêtent la construction ; le commandant du génie est blessé ; deux soldats de la 9e compagnie à l'eau ; le caporal **SAINT- MARTIN** réussit à les en retirer.
L'ennemi tenant solidement la rive nord, le bataillon s'organise sur la position qu'il occupe. Le bombardement de nos lignes reprend ; il est réglé par des avions volant très bas.
De plus, des mitrailleuses allemandes franchissent le canal et cherchent à s'infiltrer aux points de liaison du bataillon avec les régiments qui nous encadrent.
A gauche, une compagnie environ appuie cette tentative.
Deux sections des 10e et 11e compagnies attaquent ces groupes allemands et les obligent à la retraite.
Le 30 septembre, le canal peut être atteint, sauf en un point où l'ennemi a organisé une forte résistance avec de nombreuses mitrailleuses, des réseaux de fil de fer épais et des abatis.
La compagnie **IBAR** avec deux sections de mitrailleuses est chargée de l'attaque. L'artillerie, gênée par la forêt, ne peut appuyer cette opération : seuls, trois canons Stockes peuvent être utilisés. Grâce aux habiles dispositions prises, la réussite est complète. Une compagnie avec son chef ainsi que 6 mitrailleuses restent entre nos mains.
Le caporal **ETCHEVERRY**, avec une poignée de braves, et le sous-lieutenant **HOURTICQ**, envoyés en renfort avec une demi-section de la 11e compagnie, avaient contribué au succès en prenant à revers l'organisation ennemie.
Les grenadiers **SAINT-MARTIN**, **ETCHEVERRY**, **LARRUE** et **LODGE** s'étaient distingués par leur bravoure, leur sang-froid et leur habileté.
Une passerelle était installée derrière l'ouvrage conquis, nos groupes de tête s'y précipitent, abattent les Allemands qui tentent de repasser le canal, et capturent un officier dans son abri.
Le bataillon a maintenant tout son front sur le canal ; ses pertes pendant ces deux jours ont été de : 9 tués, 29 blessés, 2 disparus.

Jusqu'au 10 octobre on travaille activement à la préparation de passerelles, car on s'attend à un nouveau recul de l'adversaire, provoqué par les progrès des troupes françaises sur le plateau de Saint-Gobain et le Chemin des Dames. Notre artillerie s'approche. D'audacieuses patrouilles passent le canal sur des sacs Habert. Le 18e R. I. doit former l'avant-garde de la division.
Le 11 octobre, le bataillon **PEYRE**, placé en première ligne, apprend par ses patrouilles que les Allemands sont partis. Des passerelles préparées sont mises en place, d'autres sont établies avec des moyens de fortune que le lieutenant **CARON** et le sergent **ELICHAGARAY** mettent en ordre avec habileté.
Le canal est franchi successivement par les trois bataillons du régiment. Le deuxième bataillon, commandé par le chef de bataillon **YVART**, devient avant-garde de la division ; il se porte sur Montarcenne pendant que le bataillon **PEYRE** le couvre sur la droite en se dirigeant sur Montbavin.

A la tombée de la nuit, on se trouve au contact de l'ennemi. Il nous arrête avec ses mitrailleuses et son artillerie.
Le lendemain, l'adversaire rompt le contact et l'on s'élance à sa poursuite. Le front de Laniscourt est bientôt dépassé. La vue s'étend sur l'immense plaine de Laon dominée par la ville ; ce ne sont qu'incendies et explosions, car les Allemands détruisent tout dans leur retraite.
Au village de Laniscourt, l'escadron divisionnaire nous dépasse ; il prend contact à la Raperie. Deux îlots de résistance, le premier en ce point, le second à la voie ferrée de Laon—La Fère, sont débordés et la progression continue. Après un certain arrêt à Aulnois-sous-Laon et la mise en action de nos batteries d'artillerie, un nouvel essai de résistance est encore débordé et l'ennemi est obligé de s'enfuir sous la protection du tir de ses canons, mais la progression devient alors pénible car les Allemands occupent une série de hauteurs : mont Fendu, cote IV, ferme Saint-Georges, qui dominent la vaste plaine et leur permettent de voir tous nos mouvements. On avance quand même sous leur feu.
A la nuit, le bataillon **YVART** organise un centre de résistance à la ferme Reneuil, ces postes sont poussés en avant pour garder le contact de l'ennemi. Le commandant **ROBERT**, qui a repris le commandement du 2e bataillon, reçoit l'ordre de s'emparer de la cote IV, de la ferme Saint-Georges et de Barenton-Bugny. Le bataillon est arrêté par le tir des mitrailleuses allemandes.
Après une préparation d'artillerie, l'opération est renouvelée en liaison avec le 49e R. I. qui a comme objectif la cote IV ; elle réussit complètement, tous les buts sont atteints et le bataillon **ROBERT** s'empare de 60 prisonniers, dont deux officiers, et d'un important matériel. Les lieutenants **LARTIGAU**, **HERVE** et le sous-lieutenant **LABOURT** avaient hâté le succès en n'hésitant pas, pour s'infiltrer jusqu'à Barentin, à traverser avec leurs troupes un marais jugé impraticable. Le bataillon **PEYRE** passe en tête et se dirige sur le moulin de Verneuil. Engagé sur un terrain plat balayé par les mitrailleuses et les obus, il avance grâce à la bravoure des hommes entraînés par des chefs tels que le capitaine **MONZIES**, le lieutenant **CARON** et le sergent **ELICHAGARAY**. Le soldat **BORDENAVE**, de la C. M. 1, réduit au silence avec sa pièce les mitrailleuses ennemies et facilite ainsi la progression de la compagnie d'avant-garde.
La nuit est venue, le bataillon n'a pas encore atteint Verneuil ; le bataillon ROBERT est à la lisière de Barenton-Cel.
Le 15 octobre, le bataillon **LABARTHE** passe à l'avant-garde pour continuer la progression. Le bombardement très violent n'empêche pas la 11e compagnie d'enlever la Maison-Blanche ; elle tombe sur un fort réseau de fil de fer derrière lequel l'ennemi embusqué dans une carrière tire sur notre infanterie ; pendant qu'une partie de la compagnie riposte énergiquement, une section s'infiltre à gauche pour tourner la résistance. Un passage est trouvé dans le réseau et le caporal **PEBORDE** avec les soldats **CORS** et **JOURDAIN** se glissent par un petit ravin et se portent résolument sur les derrières de l'ennemi qu'ils attaquent à la grenade. Un groupe d'Allemands réussit à s'échapper poursuivi par nos feux. 45 hommes sont faits prisonniers, 11 mitrailleuses sont prises.
La progression continue aussitôt, mais on se heurte à une ligne solidement organisée. Les mitrailleuses balaient le terrain et des canons en caponnière derrière Verneuil-sur-Serre, tirent sur toute fraction en mouvement. On se trouve au contact de la Hundingstellung.
Le soir, le régiment est relevé par le 34e R. I. Il est maintenu en réserve et, après quelques jours, la 36e division est relevée et le 18e R. I. va cantonner à Laon, puis, par Soissons, il arrive dans la région de Villers-Cotterêts.

———————

IV

L'ARMISTICE

Aux premiers jours de novembre, le 18e se recueille pour le suprême assaut. Mais le Boche, renonçant à la lutte, a préféré capituler.
Pendant ces quatre années d'abondante moisson de sacrifices et de gloire, le 18e avait toujours été à la peine et à l'honneur.
Il était au combat de Guise, le 29 août 1914 ; Guise, qui fut un rayon d'espérance traversant les sombres jours de la retraite de Charleroi.
A la Marne, un des premiers, il donnait le branle de l'offensive victorieuse. Le 8 septembre, toujours à l'aile marchante, il enlevait Marchais-en-Brie à la baïonnette, et méritait, sous les ordres du colonel **GLOXIN**, sa première citation à l'ordre de l'armée.
Puis quand les fronts se furent figés, Hurtebise, Vauclerc, la Creute, Bois-Foulon, Verdun, Douaumont, l'Argonne et la Somme marquèrent les points où le 18e, pendant les longs mois de 1915 et 1916, dans la boue, dans la glace, sous les obus, au milieu des gaz asphyxiants, a souffert, a lutté, a tenu sans défaillance.

1917-1918. — Trois citations magnifiques éclairent et résument l'histoire de ces deux années.

CRAONNE. — MAI 1917. — Le régiment d'élite enlève d'un élan superbe le plateau de Craonne, position jugée inexpugnable. Il se maintient énergiquement sur ses positions, malgré un bombardement d'une intensité exceptionnelle et les plus furieuses contre-attaques.

MONTDIDIER. - **MARS-AVRIL 1918**. — Le régiment d'élite, brusquement jeté dans la bataille, dans la plus formidable trouée, tient tête à l'ennemi ; pendant trois journées consécutives, il repousse trois attaques et exécute lui-même trois opérations offensives, en enlevant à l'adversaire des prisonniers et du matériel.

AILLEVAL-ALLEMANT. - **SEPTEMBRE 1918**. — ***La Victoire***. — Le 18e enlève de haute lutte, le 17 septembre 1918, l'objectif qui lui était assigné, observatoire des plus importants pour l'ennemi, et le 18e progresse de plus de 600 mètres au-delà de son objectif sous le bombardement, sous les feux croisés des mitrailleuses, sans se soucier des pertes subies.
Et la poursuite continue sans trêve, le long du plateau de Grevettes, le long du canal de l'Oise à l'Aisne, à Aulnois et Barenton. Immortels titres de gloire.
Comme le granit des gaves pyrénéens, le 18e ne se laisse jamais entamer.
A Verdun, à Vauclerc, à Montdidier, il barre la route à l'envahisseur, sans reculer d'un pas. Sous les plus violentes pressions, il ne rompt pas, il ne plie pas.
Fidèle à sa vieille réputation, à la Marne, à Craonne, à Courcelles, à Allemant, à Barenton, il rentre dans l'ennemi.
Brave 18e ! Napoléon te connaissait bien. « ***L'ennemi ne tient pas devant toi.*** »
Soldats du 18e, soyez fiers de votre régiment; soyez fiers de votre drapeau que vous avez enguirlandé de palmes ; de votre belle fourragère ; soyez fiers de vos morts tombés à vos côtés et dont les corps jalonnent le glorieux chemin du sacrifice.
Soyez fiers de vous-mêmes, de vos souffrances, de vos faits d'armes qui dépassent ceux de vos aînés, les soldats d'Auvergne, les héros de Rivoli, d'Austerlitz, de Sébastopol. Souvenez-vous.
Que vos yeux cherchent souvent sur le vaste front de l'Alsace à la Somme la lumineuse traînée de gloire que votre régiment a laissée derrière lui !